

Visite à Léon Trotsky, par André Breton (1)

CLT, Numéro 12, décembre 1982

Vous n'attendez pas de moi une communication politique. Près de trois mois se sont écoulés depuis mon retour du Mexique, trois mois durant lesquels la voix du camarade Trotsky est parvenue à plusieurs reprises jusqu'à nous, trois mois durant lesquels la pensée du camarade Trotsky, merveilleusement prompte à s'attaquer à chaque nouvel aspect du problème politique et social, merveilleusement exercée à tirer un parti immédiat de l'actualité, a réussi à franchir la grande distance qui le sépare de nous pour remplir, dans les organes de la IVème Internationale, son rôle de guide génial, de guide éprouvé entre tous du mouvement révolutionnaire. Les événements qui se sont déroulés au cours de ces trois derniers mois ont été d'un ordre assez bouleversant pour que l'analyse de la situation internationale, à laquelle j'ai pu l'entendre procéder avec une autorité unique, exige une adaptation aux nouvelles données. Il serait aisé de prouver que Trotsky, dans ses prévisions d'alors, approchait plus que quiconque de ce qui est devenu la réalité concrète d'aujourd'hui. Mais vous, camarades, vous dont les aspirations se confondent avec les siennes, êtes en mesure de faire cette démonstration aussi bien que moi. Je laisserai donc de côté tout ce qui risquerait de faire double emploi avec les exposés de nos camarades pour m'en tenir ici à un témoignage sur le plan purement humain.

Du point de vue marxiste, nous n'avons pas de peine à comprendre qu'il est impossible de vivre à notre époque du métier d'écrivain indépendant, à plus forte raison si cet écrivain entend s'exprimer en toute conscience sur une série de questions de nature à manifester son total désaccord avec la société bourgeoise. Les seules issues qui s'offrent à lui sont, ou bien d'émousser peu à peu ses critiques de manière à ce que cette société s'apprête à le fêter un jour comme l'enfant prodigue, ou bien de s'inféoder à une forme d'opposition qui est, au moins provisoirement, de tout repos en même temps que de tout profit pécuniaire pour l'intellectuel : l'opposition stalinienne. Le stalinisme tient en effet à la disposition de celui-ci s'il veut bien consentir à masquer son effroyable imposture historique, un choix presque illimité de fonctions et d'emplois plus largement rémunérés les uns que les autres. Pour n'avoir consenti ni à la première, ni à la seconde de ces abdications, de ces trahisons, il y a deux ans, l'extrême précarité de ma situation matérielle m'a contraint à solliciter un poste dans l'enseignement à l'étranger. Les services dits compétents du Ministère des Affaires étrangères auxquels j'avais dû nécessairement adresser ma requête, après examen attentif de ma position idéologique telle qu'elle se dégageait de mon activité antérieure, conclurent qu'il fallait se garder de me diriger vers un pays qui vécût sous le régime autoritaire ou fût susceptible de vivre plus ou moins prochainement sous un tel régime. Dans ces conditions, les possibilités se restreignaient au point — il est piquant de le noter aujourd'hui — que l'on ne pouvait m'offrir d'opter qu'entre la Tchécoslovaquie et le Mexique. J'optai pour le Mexique et d'ailleurs n'entendis plus parler de rien pendant longtemps. C'est seulement à la fin de l'année dernière, lorsque je me décidai à m'enquérir des raisons de ce silence, que l'on me proposa, à titre de compensation, de me rendre à Mexico pour prononcer à l'Université une série de conférences sur l'état de la poésie et de la peinture en Europe.

Vous vous demandez, camarades, pourquoi j'éprouve le besoin de préciser devant vous les conditions de ce voyage. Cela tient à ce que, bien entendu, certains de nos ennemis se sont ingénies à le travestir et cherchent encore à en tirer parti de la manière la plus grossière. Même avant mon départ, un membre de la « *Maison de la Culture* », assez dangereux gribouille nommé Tristan Tzara (2), trouvait de longues oreilles à qui confier que j'étais chargé par les Affaires étrangères d'une mission auprès de Trotsky ! En même temps que moi partaient par ailleurs de Paris, mais acheminés de New York à Mexico par avion de manière à me précéder, un certain nombre de lettres adressées aux principaux écrivains et artistes mexicains, lettres dans lesquelles la calomnie la plus impudente se donne libre cours. Plusieurs des destinataires de ces lettres savaient heureusement à quoi s'en tenir et sur moi-même et sur les procédés

abjects auxquels on a coutume de recourir dans les milieux staliniens : c'est à l'un d'eux que je dois de pouvoir vous donner lecture de ce document :

« *Cher camarade et ami,*

Nous tenons à vous informer, en vous priant de vouloir bien porter à la connaissance de nos amis du Mexique, de la position de M. André Breton, qui doit se rendre dans votre pays pour y faire des conférences.

Envoyé par les services de propagande du Ministère des Affaires étrangères, dont encore aujourd'hui- la politique réactionnaire est bien connue, M. André Breton a toujours pris position contre le Front populaire et dans ce but s'est allié avec les éléments politiques les plus troubles. Son action contre la République espagnole a pris les formes les plus perfides, quoique se réclamant d'un vague révolutionnarisme verbal.

Admirateur déclaré de Trotsky, il s'est toujours élevé contre toutes les actions de l'Association internationale des Ecrivains et, à ce titre, la parole lui fut refusée lors du premier Congrès des Ecrivains. Craignant que des malentendus puissent se produire, nous avons tenu à vous tenir au courant de la situation réelle de M. André Breton, qui ne représente aucunement l'esprit révolutionnaire de la littérature en France.

Croyez, etc...

Pour le Secrétaire international:

Signé : René Blech (3) »

Pour ceux d'entre vous qui l'ignoraient, je tiens à rappeler, camarades, que mon attitude et celle de mes amis surréalistes vis-à-vis de la guerre d'Espagne n'a jamais prêté à la moindre équivoque. Dès l'ouverture du conflit, nous avons flétri à jamais les forces de régression et de ténèbres qui prenaient la responsabilité de le déclencher, nous avons proclamé notre espoir inébranlable dans le bond initial qui a porté en avant l'Espagne ouvrière et qui tendait à la réalisation forgée dans le danger de son bloc seul vraiment invincible, qui tendait aussi à l'anéantissement primordial de tout l'appareil religieux et par-dessus tout à la constitution d'une idéologie révolutionnaire active, formée à l'épreuve des faits, ne se préoccupant pas de reproduire telle idéologie existante ou pourrissante, mais qui conciliait les aspirations fondamentales de nos camarades de la F.A.I., de la C.N.T., du P.O.U.M. et ajoutions-nous du P.S.U.C., dans la mesure où ces dernières cesseraient d'être attentatoires aux précédentes.

Est-ce assez clair ? Nous nous sommes élevés en toute occasion de la manière la plus irréductible contre la politique de non-intervention. De tout cela subsistent des témoignages imprimés et datés, irrécusables. Mais ce qu'on ne nous pardonne pas, ce de quoi on ne me fait pas grâce personnellement, c'est d'avoir, au cours des événements, constaté que l'U.R.S.S. actuelle constituait un des principaux obstacles à la victoire du prolétariat espagnol, c'est d'avoir dit par exemple en janvier 1937: « *Les procès de Moscou sont la conséquence immédiate de la lutte telle qu'elle est engagée en Espagne : il s'agit pour Staline d'empêcher à tout prix une nouvelle vague révolutionnaire de déferler sur le monde. Il s'agit de faire avorter la révolution espagnole comme on a fait avorter la révolution allemande, la révolution chinoise. On nous objecte que l'U.R.S.S. fournit des armes, des avions ? Oui, d'abord parce qu'il est indispensable de sauver la face, ensuite parce que ces armes à double tranchant sont appelées à briser tout ce qui travaille en Espagne, non pas à la restauration de la république bourgeoise, mais à l'établissement d'un monde meilleur, parce qu'elles sont appelées à détruire tout ce qui lutte pour la révolution prolétarienne.* » Ce qu'on ne peut me passer, c'est d'avoir dit : « *Ne nous trompons pas, les balles de l'escalier de Moscou, en janvier 1937, sont dirigées contre nos camarades du P.O.U.M. Après eux, c'est à nos camarades anarchistes qu'on s'en prendra, avec l'espoir d'en finir avec tout ce qu'il y a de vivant, avec tout ce qui comporte une promesse de devenir dans la lutte antifasciste espagnole.* » En novembre 1938, ne perdons pas confiance, camarades : le procès du P.O.U.M. a été perdu par Staline : devant les témoignages produits par la défense, il a fallu renoncer à l'inculpation d'espionnage retenu

contre nos camarades, il a fallu grandement en rabattre sur la prétention de déshonorer les révolutionnaires d'Espagne, même en s'aidant des allégations et des prestations de serment de l'immonde jésuite Bergamin (4). L'Espagne ouvrière, l'Espagne révolutionnaire, à la réalité de laquelle nous nous refusons à substituer le concept d'Espagne républicaine, est toujours debout. C'est à elle, à elle seule, que va notre fraternité ardente : en dépit de toutes les entreprises de corruption, Staline pas plus que Franco n'est encore son maître : le verdict d'octobre 1938 nous apprend qu'elle n'a pas dit son dernier mot.

Comme si, en ce qui me concerne, la lettre d'introduction que je vous ai communiquée tout à l'heure risquait de ne pas suffire, un mot plus impératif, qui n'a pas réussi non plus à rester confidentiel, était adressé au secrétaire général de la L.E.A.R. de Mexico, correspondant ici à l'ancienne A.E.A.R. Il y était demandé en propres termes que l'on veillât à « *saboter systématiquement tout travail auquel je voudrais me livrer au Mexique* ». Le signataire n'était autre qu'un individu avec qui j'ai été lié, non sans défiance d'ailleurs, par une longue période d'activité commune : il s'agit d'Aragon (5), qui cumule ici la direction de la prétendue Maison de la Culture, de la revue *Commune* et du quotidien *Ce Soir*. Comme j'ai eu l'occasion de le dire au Mexique, à considérer l'évolution typique d'Aragon au cours de ces dernières années, la surenchère qu'elle marque dans le domaine du reniement systématique, de la servilité la plus vénale, du faux témoignage professionnel et du mouchardage héréditaire — Aragon est le fils de l'ancien préfet de police Andrieux (6) qui s'est vanté dans ses Mémoires d'avoir introduit la provocation dans les procédés policiers — je m'assure que cette attitude ultra-stalinienne procède de contradictions mortelles. L'attitude d'Aragon constitue une des hontes de ce temps : elle ne peut inspirer à tout intellectuel digne de ce nom qu'une complète répugnance ; elle doit être vouée expressément à la haine du prolétariat qui saura reconnaître, aux premières circonstances historiques décisives, ceux qui ont travaillé à le diviser, à le démoraliser, à le trahir.

Bien que cette tentative d'obstruction dirigée contre moi ne se soit pas montrée absolument inopérante, j'ai réussi à faire cinq conférences au Mexique.

Le lendemain même de mon arrivée, la joie m'attendait de retrouver là-bas le camarade Van que beaucoup d'entre vous connaissent. Tous ceux qui l'ont approché savent les extraordinaires ressources d'intelligence et de sensibilité qui sont les siennes, ont su apprécier la rapidité de son coup d'œil, la lucidité de son jugement, mais sans doute n'ont-ils pas tous eu le loisir de mesurer l'étendue de sa curiosité ni de faire la part chez lui des admirables dons du cœur. Sa modestie s'offusquerait à coup sûr de mes paroles et cependant je m'en voudrais de laisser passer l'occasion de lui adresser mon salut vraiment fraternel. Qu'il me pardonne de révéler ici ce que son existence présente de pathétique : à tant d'intellectuels qui cherchent dans la négation, dans le saccage de toute conscience morale le secret d'une vie confortable, il faut, camarades, opposer cet exemple. A dix-huit ans le camarade Van, admissible à Normale Supérieure Sciences (7), n'a pu supporter l'idée de l'isolement du camarade Trotsky qui se trouvait alors à Prinkipo, et, dédaignant d'assurer son propre avenir, lui a offert spontanément ses services. Il l'a suivi partout dans son exil, il a passé par les mains de presque toutes les polices d'Europe. A l'heure actuelle, très pauvre, puisque Trotsky n'est en mesure d'assurer à ses secrétaires que la nourriture et le lit, il continue à vivre sans pouvoir disposer le moins du monde de lui-même, privé même du sourire de son enfant.

C'est de la meilleure grâce du monde qu'il prend sur lui une tâche écrasante : dix à douze heures de travail et, comme doit être assurée sans cesse la surveillance de la maison, quatre heures de garde de nuit. Le camarade Van est un de ces révolutionnaires de la tête aux pieds comme les veut Trotsky. Dans la détente de ce soir-là au restaurant, tandis qu'évoluaient autour de nous les servantes aux blouses ornées de broderies éclatantes à la mode de Tehuantepec, il subissait sans se départir de son beau sourire clair mon flot de questions. Pour nous consoler de tant d'autres, il était vraiment l'homme, tel que je l'entends, l'ami dans toute l'acceptation du mot.

Le lendemain, je devais rencontrer Diego Rivera. Vous savez que c'est à lui que le camarade Trotsky doit d'avoir trouvé asile au Mexique. C'est lui qui, au temps de la « *planète sans visa* », a multiplié les démarches pour l'y faire recevoir et a obtenu que soient prises, tant qu'il y resterait, toutes les mesures nécessaires à sa sauvegarde. Pour mener à bien une telle entreprise, il fallait l'autorité unique dont jouit Rivera, je ne dis pas seulement au Mexique, mais dans toute l'Amérique, autorité qui tient à la réputation considérable qu'il s'est faite comme peintre de fresques et à l'attitude entre toutes irréductible qu'il n'a cessé d'opposer aux puissances d'argent. Diego Rivera est l'auteur d'une œuvre épique, sans aucun équivalent en Europe, qui retrace la lutte depuis cent ans ininterrompue du Mexique pour son indépendance et à travers elle, l'aspiration incessante de l'homme à plus de conscience et de liberté, qui renoue, par-delà l'époque de la conquête espagnole, avec ce qui constitue le reliquat le plus précieux des civilisations indiennes disparues, qui anticipe largement aussi sur ce qui doit être la vérité humaine de demain. La puissance de cette œuvre est telle qu'elle a débordé depuis longtemps son cadre originel : le Mexique. Chargé, à New York, de décorer les murs de la fondation Rockefeller, Rivera n'omit pas là plus qu'ailleurs de faire figurer au premier plan le portrait de Marx, de Lénine et de Trotsky, appelant les ouvriers du monde entier à la lutte libératrice. Bien qu'il y soit plus célèbre que partout ailleurs, l'accès des Etats-Unis lui est depuis lors interdit. Lorsque, épouvanté, le grand capitalisme ordonna l'effacement de la fresque, il s'en fallut de peu que n'éclatât une émeute. Par bonheur, les édifices du Mexique, à l'intérieur desquels l'inspiration de Rivera s'est donnée toute licence, garderont le témoignage de cette fidélité à la cause de l'émancipation humaine, qui, sous son pinceau, réussit à s'exprimer dans le langage le plus concret, le plus exaltant. Je prends d'autant plus soin de l'attester que j'abordais l'œuvre de Diego Rivera avec les plus grandes préventions techniques. Les très mauvaises reproductions qui circulent ici de ses fresques le desservent et l'optique particulière à l'Europe me laissait peu de chance de l'apprécier. Il a fallu que je m'en sentisse pénétré tout à coup comme je l'ai été au cœur de la chapelle désaffectée de Chapingo où elle m'environnait de toutes parts, que, saisi d'une émotion inconnue, en quelque sorte primitive, je m'en sentisse pénétré jusqu'aux larmes, pour savoir à quel point elle est une invitation à la lutte pour la conquête du bonheur, à quel point, camarades, elle est faite pour nous.

Vous me comprenez, camarades, si je vous avoue que ce n'est pas sans angoisse qu'à quelques jours de là je m'acheminai vers cette « *Maison bleue* » dont on a tant parlé et qui est, à Coyoacán, la demeure du camarade Trotsky. J'avais eu beau m'enquérir autant que possible de sa santé morale, de l'emploi de son temps et aussi de tout ce par quoi il cesse d'appartenir à l'histoire pour se comporter comme un homme vivant, un écran continuait à s'interposer entre lui et moi. Sur cet écran se déroulait une vie beaucoup plus agitée et agitante que toutes les autres, aussi incomparablement plus dramatique. Je me représentais cet homme qui fut la tête de la révolution de 1905, une des deux têtes de la révolution de 1917, non seulement comme l'homme qui a mis son génie et toutes ses forces vives au service de la plus grande cause que je connaisse, mais aussi le témoin unique, l'historien profond dont les ouvrages font mieux qu'instruire, car ils donnent envie à l'homme de se dresser. Je me le représentais au côté de Lénine et, plus tard, seul, continuant à défendre sa thèse, la thèse de la révolution au sein des congrès truqués. Je le voyais seul debout parmi ses compagnons ignominieusement abattus, seul, en proie au souvenir de ses quatre enfants qu'on a tués. Accusé du plus grand crime qui puisse être pour un révolutionnaire, menacé à toute heure dans sa vie, livré à la haine aveugle de ceux-là même pour lesquels il s'est prodigué de toutes façons. Faut-il, camarades, que la nuit de l'opinion soit facile à organiser !

Le cœur battant, j'ai vu s'entrouvrir la porte de la Maison bleue, on m'a guidé à travers le jardin, j'ai à peine eu le temps de reconnaître au passage les bougainvilliers dont les fleurs roses et violettes jonchaient le sol, les cactus éternels, les idoles de pierre que Diego Rivera — qui a mis cette maison à la disposition de Trotsky — a assemblés avec amour le long des allées. Je me suis trouvé dans une pièce claire parmi des livres. Eh bien, camarades, à l'instant même où le camarade Trotsky s'est levé du fond de cette pièce, où, bien réel, il s'est substitué à l'image que j'avais de lui, je n'ai pu réprimer le besoin de lui dire à quel point j'étais émerveillé de le trouver si jeune. Quelle domination de soi-même, quelle certitude d'avoir, envers et contre tout, maintenu sa vie en parfait accord avec ses principes, quel exceptionnel courage au-delà de telles épreuves ont ainsi pu garder ses traits de toute altération ! Les

yeux d'un bleu profond, l'admirable front, l'abondance des cheveux tout juste argentés, le teint de jeune fille, composent un masque où l'on sent que la paix intérieure l'a emporté, l'emportera à jamais sur les formes les plus cruelles de l'adversité. Ce n'est là naturellement qu'une vue statique, car dès que le visage s'anime, que les mains nuancent avec une rare finesse tel ou tel propos, il se dégage de toute la personne quelque chose d'électrisant. Soyez sûrs, camarades, que si les Etats capitalistes se sont montrés si résolus, si unanimes dans le fait de conclure à la proscription du camarade Trotsky et si le gouvernement de Staline n'a cessé de faire pression sur eux pour obtenir cette proscription, ce fut là de leur part une mesure parfaitement naturelle. Trotsky libre, Trotsky en mesure, par exemple, aujourd'hui à Paris de prendre la parole dans un meeting, c'est tout un pan de la révolution qui réapparaîtrait debout ; c'est la lumière du soviet de Petersbourg, du congrès de Smolny qui se lèverait sur la salle. Ce n'est pas aux exploités de la classe ouvrière qu'on peut demander d'y consentir. C'est de la classe ouvrière qu'il faut l'attendre, de la classe ouvrière qui, l'instant venu, secouera le joug qui l'écrase, balaira d'un coup la pourriture thermidorienne et reconnaîtra les siens.

Il me fut donné, par la suite, d'avoir de fréquents entretiens avec le camarade Trotsky. De la vie un peu légendaire que je lui prêtais, il est passé pour moi à l'existence la plus réelle, la plus tangible. Il n'est guère de site mexicain typique auquel il ne reste associé dans mon souvenir. Je le revois, les sourcils froncés, dépliant les journaux de Paris sous les ombrages d'un jardin de Cuernavaca, brûlant et bourdonnant d'oiseaux-mouches, tandis que la camarade Nathalie Trotsky, si émouvante, si compréhensive et douce, me désignait par leur nom les fleurs surprenantes ; je le revois pratiquant avec moi l'ascension de la Pyramide de Xochicalco ; un autre jour, nous sommes en train de déjeuner au bord d'un lac glacé, en plein cratère du Popocatepetl ; ou bien nous nous trouvons le matin dans une île sur le lac de Pazcuaro —l'instituteur qui a reconnu Trotsky et Rivera fait chanter les enfants de l'école dans la vieille langue tarasque ; ou bien nous voici en train de pêcher des axolotls dans un ruisseau rapide de la forêt. Il n'est personne qui, plus que le camarade Trotsky, montre d'intérêt pour tout ce qui se présente ainsi de nouveau, personne non plus, au cours d'un voyage, d'aussi entreprenant, d'aussi ingénieux que lui. Il est clair que subsiste en lui un fond d'enfance d'une fraîcheur inaltérable. Et cependant, vous entendez bien, camarades, qu'il n'est pas de tension d'esprit plus grande que la sienne : je ne connais pas d'homme capable de se livrer à un labeur aussi intense et aussi continu. Mais de ce labeur se sont déjà amassés de tels témoignages objectifs que je crois pouvoir passer vite pour tenter plutôt de dégager le secret de sa séduction personnelle. Cette séduction est extrême. Un soir qu'il avait accepté de recevoir chez lui une société d'intellectuels composée d'une vingtaine de personnes venues de New York, de leur faire un court exposé, puis de répondre à leurs questions, j'observai comme, au fur et à mesure qu'il parlait, le climat de la pièce lui devenait humainement favorable, comme cet auditoire appréciait la vivacité et la sûreté de sa réplique, lui savait gré de son enjouement, jouissait de ses saillies. J'assistai, très amusé, aux efforts de ces gens pour, avant de se retirer, venir l'un après l'autre le remercier, lui serrer la main. Et pourtant il y avait là, parmi les plus empressés, le Gouverneur d'un Etat d'Amérique du Nord ainsi qu'une femme à tête de chouette qui avait été ministre du travail dans le cabinet MacDonald (8)... Cette séduction me paraît tenir, non seulement au plaisir de contrôler de près le fonctionnement d'une intelligence supérieure, mais aussi à la surprise de constater que la préoccupation maîtresse, sur laquelle est centrée cette intelligence, est de force à se soumettre à toutes les autres, à les faire concourir à sa justification. Camarades, je m'explique. Il m'est arrivé de me promener, ou de me trouver assis sur un banc avec le camarade Trotsky, au cœur d'un de ces marchés indiens qui sont un des plus beaux spectacles qu'offre le Mexique. Que nous nous intéressions à l'architecture des maisons de la place, ou aux éventaires multicolores, ou au passage des paysans drapés de sarapes réunissant le soleil et la nuit et à leur extraordinaire noblesse d'allure, toujours Trotsky trouvait moyen de relier ce menu fait d'observation à une donnée plus générale, de le faire tourner à l'espoir d'un réajustement des valeurs de ce monde, d'y puiser un stimulant en faveur de notre lutte.

Il est une question qui, pour le camarade Trotsky, prime toutes les autres, une question à laquelle il n'est pas de diversion que vous puissiez faire, à laquelle toujours il vous ramène. Cette question, c'est : « *Quelles perspectives ?* » Nul n'est mieux que lui à l'affût de l'avenir, comme nul n'est plus lui-même que

lorsqu'il décrit certaines chasses au loup auxquelles il a participé dans le Caucase. Le passé aurait plutôt tendance à l'excéder. Il abonde en sarcasmes contre ceux qui se sont établis sur une réputation même honorable. Il faut l'entendre parler des « *petits rentiers de la Révolution !* »

On a cherché, là-bas comme ailleurs, à atteindre, à abattre Trotsky de toutes manières. Puisqu'il n'avait pas suffi de le condamner à mort à Moscou, de lui arracher, en la personne de ceux qui lui étaient chers, une par une, ses meilleures raisons d'être et d'alimenter contre lui la campagne la plus folle et la plus misérable de tous les temps, la G.P.U., qui a tenté vainement l'année dernière de lui faire remettre en mains propres, soi-disant de la part d'un ami, un paquet contenant une bombe, s'est résigné, au moins provisoirement, à revenir contre lui à son jeu de calomnies monstrueuses, en l'occurrence d'autant plus efficaces que ceux qu'il s'agit de convaincre sont aussi peu que possible au courant de la situation politique du Mexique. On a dit, camarades, et l'hebdomadaire Marianne s'en fait l'écho, que Trotsky avait inspiré au Président Cárdenas (9) la mesure d'expropriation qu'il a prise, au début de l'année, contre les compagnies pétrolières étrangères (anglaises et américaines) et cela afin de pouvoir livrer le pétrole mexicain à Hitler, à Mussolini et à Franco ! On a soutenu — en contradiction formelle avec cette première allégation, mais qu'importe — que c'était Trotsky qui avait fomenté contre le Président Cardenas la rébellion du Général Cedillo (10). Les infâmes journaux à la solde de la G.P.U., et à la destinée desquels préside le traître Lombardo Toledano (11), ont même été jusqu'à certifier que le camarade Trotsky et le camarade Rivera, au cours d'un voyage de Mexico à Guadalajara, voyage de 800 km., durant lesquels je ne les ai pas quittés, avaient eu de longues entrevues avec un certain docteur At112, connu là-bas pour être un agent de l'ambassade allemande. C'est tout simplement moi qu'on cherchait à faire passer pour ce fasciste ! Observez, camarades, que la calomnie sait au besoin se faire moins grossière, qu'elle peut prendre à l'occasion un tour subtil. C'est ainsi qu'on laisse entendre que le camarade Trotsky entretient de trop bons rapports avec le gouvernement mexicain, qu'il est moins soucieux de soutenir les intérêts de la classe ouvrière mexicaine que de ménager le Général Cárdenas, en raison de l'hospitalité qu'il reçoit de lui. A cette insinuation, Trotsky a opposé une fois pour toutes cette mise au point :

« Laissons les bateleurs et les intrigants à leur propre sort. Ce n'est pas d'eux que nous nous occupons, mais des ouvriers conscients du monde entier. Sans se faire d'illusions et sans s'effrayer des calomnies, les ouvriers avancés apporteront un soutien complet au peuple mexicain dans sa lutte contre les impérialistes. L'expropriation du pétrole n'est ni le socialisme ni le communisme. Mais c'est une mesure profondément progressive d'auto-défense nationale. Marx ne considérait évidemment pas Abraham Lincoln (13) comme un communiste. Cela n'a pourtant pas empêché Marx d'avoir une profonde sympathie pour la lutte que dirigeait Lincoln. La Première Internationale envoya au président de la guerre civile une adresse de salutation, et Lincoln, dans sa réponse, apprécia hautement ce soutien moral. Le prolétariat international n'a pas de raison d'identifier son programme au programme du gouvernement mexicain. Il ne sert de rien aux révolutionnaires de déguiser, de falsifier ni de mentir, comme le font les courtisans de l'école de la G.P.U. qui, à l'instant du danger, vendent et trahissent le côté le plus faible. Sans abandonner sa propre figure, toute organisation ouvrière honnête du monde entier, et avant tout de Grande-Bretagne, est tenue d'attaquer implacablement les brigands impérialistes, leur diplomatie, leur presse et leurs laquais fascistes. La cause du Mexique, comme la cause de l'Espagne, comme la cause de la Chine, est la cause de toute la classe ouvrière. »

Il faut rendre au Gouvernement Cárdenas cette justice et cet hommage qu'il continue à tout faire pour assurer la sécurité du camarade Trotsky. Les membres de ce gouvernement, dont quelques-uns là-bas ont joué les grands rôles de la révolution de 1910, ont combattu sous les ordres de Zapata (14) ou ont été formés à son école, admirent sans réserve un homme de la trempe de Trotsky. Ce n'est en rien leur faute, mais bien la conséquence inévitable des mesures de protection qu'il leur faut prendre pour lui, s'il souffre de ne pouvoir se déplacer comme bon lui semble et s'il se plaint parfois d'être traité comme un objet.

Je tiens, camarades, en finissant, même si cela ne doit pas être de nature à vous intéresser tous également, à traiter en quelques mots d'une question qui me tenait particulièrement à cœur et que je brûlais de lui soumettre. Durant des années, en matière de création artistique, j'ai défendu pour l'écrivain, pour le peintre, le droit de disposer de lui-même, d'agir, non point conformément à des mots d'ordre politiques, mais en fonction de déterminations historiques très spéciales qui sont seulement de la compétence de l'artiste. Je me suis toujours montré irréductible sur ce point. En 1926, quand j'ai voulu adhérer au parti communiste, cette attitude m'a valu de comparaître devant plusieurs commissions de contrôle où l'on me demandait sur un ton outrageant de rendre compte des reproductions de Picasso, d'André Masson (15), qui passaient dans la revue que je dirigeais. J'ai combattu sans relâche, à l'intérieur de l'A.E.A.R., le mot d'ordre inepte du « réalisme socialiste ». Si je me suis appliqué avec continuité à une tâche, c'est bien, au mépris de tout ce qui pouvait advenir, à préserver l'intégrité de la recherche artistique, à faire que l'art continue à être un but, ne devienne sous aucun prétexte un moyen. Cette persévérance de ma part n'implique pas que je n'aie été amené à désespérer quelquefois de l'issue de la partie, à penser que l'incompréhension, la mauvaise volonté seraient les plus fortes. Nous a-t-on assez répété à mes amis et à moi, que cette attitude, qu'à toute force nous voulions maintenir, était incompatible avec le marxisme ! Quelle que fût ma conviction contraire, je ne pouvais me dissimuler qu'il y avait là un point névralgique, un sujet d'inquiétude que j'avais vu trop largement partagé pour que je ne fusse pas anxieux de le soumettre au camarade Trotsky.

Je puis dire, camarades, que je l'ai trouvé on ne peut plus ouvert à ma préoccupation. Oh ! n'allez pas croire que nous avons réussi tout de suite à nous entendre : il n'est pas homme à donner gain de cause si facilement. Connaissant assez bien mes livres, il a insisté pour prendre connaissance de mes conférences et m'a offert de les discuter avec moi. De ci-de là s'engageait bien entre nous quelque escarmouche : au passage un nom comme celui de Sade ou de Lautrémont (16) le faisait tiquer légèrement. Dans l'ignorance où il était d'eux, il me faisait préciser le rôle qu'ils avaient joué pour moi en se plaçant au seul point de vue juste, au point de vue commun au révolutionnaire et à l'artiste, qui est celui de la libération humaine. D'autres fois, il s'en prenait à tel ou tel concept qu'il m'est arrivé de mettre en avant et le soumettait à une critique serrée. C'est ainsi qu'il me dit un jour : « *Camarade Breton, l'intérêt que vous portez au phénomène de hasard objectif ne me paraît pas clair. Oui, je sais bien qu'Engels a fait appel à cette notion, mais je me demande si, dans votre cas, il n'y a pas autre chose. Je ne suis pas sûr que vous n'avez pas le souci de garder — ses mains délimitaient dans l'air un faible espace — une petite fenêtre ouverte sur l'au-delà.* » Je n'avais pas fini de me justifier qu'il reprenait : « *Je ne suis pas convaincu. Et d'ailleurs, vous avez écrit quelque part... ah oui, que ces phénomènes présentaient pour vous un caractère inquiétant. — Pardon, lui dis-je, j'ai écrit : inquiétant dans l'état actuel de la connaissance, voulez-vous que nous vérifiions ?* » Il se leva assez nerveusement, fit quelques pas et revint vers moi : « *Si vous avez dit... dans l'état actuel de la connaissance... je ne vois plus rien à reprendre, je retire mon objection.* »

L'extrême perspicacité, quand bien même elle inclinerait à se montrer un peu soupçonneuse, et la parfaite bonne foi dont je l'ai vu faire preuve en toute circonstance nous ont permis de tomber pleinement d'accord sur l'opportunité de publier un manifeste qui réglât d'une manière définitive le litige persistant dont j'ai parlé. Ce manifeste a paru sous la signature de Diego Rivera et la mienne et s'intitule : *Pour un art révolutionnaire indépendant*. Il conclut à la fondation d'une *Fédération Internationale de l'Art Révolutionnaire Indépendant (FIARI)* dont le bulletin mensuel paraîtra pour la première fois fin décembre. Je précise que l'on est plus redevable à Trotsky qu'à Rivera et à moi-même de l'indépendance totale qui y est revendiquée au point de vue artistique. C'est en effet le camarade Trotsky qui, mis en présence du projet où j'avais formulé : « *Toute licence en art, sauf contre la révolution prolétarienne* », nous a mis en garde contre les nouveaux abus qu'on pourrait faire de ce dernier membre de phrase et l'a biffé sans hésitation.

Dans la période actuelle, Trotsky m'a maintes fois répété qu'il comptait beaucoup pour faciliter un regroupement révolutionnaire, sur l'activité d'une organisation comme la FIARI. Par deux fois, du reste,

au cours de ces derniers mois, il a cru bon de s'expliquer sur la manière dont il envisage personnellement la création artistique.

Il l'a fait, d'une part, dans une lettre à des camarades américains, reproduite dans Quatrième Internationale, d'autre part dans une interview inédite en français, dont je me bornerai à citer ce passage : « *L'art de l'époque stalinienne entrera dans l'histoire comme l'expression patente du profond déclin de la révolution prolétarienne. Cependant, la captivité de Babylone de l'art révolutionnaire ne peut pas durer et ne durera pas éternellement. Le parti révolutionnaire ne peut sûrement pas se proposer comme tâche de diriger l'art. Une pareille prétention ne peut venir qu'à l'esprit de gens ivres d'omnipotence, comme la Bureaucratie de Moscou. L'art, comme la science, non seulement ne demandent pas d'ordres, mais, par leur essence même, ne les tolèrent pas.* »

Il me semble impossible que tous les artistes authentiques n'accueillent pas avec soulagement et, pour peu qu'ils soient révolutionnaires, avec enthousiasme, une telle déclaration.

Camarades, j'ai conscience de m'être montré inférieur à la tâche ambitieuse que je m'étais assignée : rendre un peu plus présent parmi nous le camarade Trotsky. Pour me consoler, je me souviens d'une conversation que j'ai eue il y a quelques années avec André Malraux, qui rentrait d'un voyage en U.R.S.S. Il me conta comment, au cours d'un banquet de bienvenue où il avait été amené à prononcer une allocution, il lui était arrivé de citer Léon Trotsky et comment, tout à coup, il avait senti l'atmosphère s'alourdir, entendu des verres choir, vu se lever et se déplacer certains de ses voisins de table avec l'intention manifeste de l'entourer : comment il avait pu craindre un moment pour sa vie. Il me confia même qu'il ne pensait devoir son salut qu'à une inspiration subite, comme on en a quelquefois devant le danger, et qui lui dicta une phrase de nature à surprendre, à décontenancer ceux qui étaient prêts à l'agression. Ce qui me plongea, ce qui me plonge encore dans la stupeur, ce n'est pas tant cette scène que maint événement tragique depuis lors est venu corroborer, mais bien la conclusion à quoi elle avait induit André Malraux. D'après lui, il ne fallait plus, sous aucun prétexte, en aucune circonstance, articuler le nom de Léon Trotsky. L'articuler équivalait, paraît-il, à se mettre au ban de l'activité révolutionnaire telle qu'elle peut, dans les abominables conditions actuelles, se mener. A-t-on jamais vu cela, camarades ; est-il possible que l'instinct de conservation dicte aux intellectuels un pareil renoncement à leur pensée ? Je sais, je crois pourtant savoir qu'André Malraux ne manque pas de courage ! Le nom de Trotsky est à lui seul trop représentatif et trop exaltant pour qu'on puisse le taire ou se contenter de le murmurer. On ne nous retiendra pas de le brandir et de le faire cingler à l'oreille des chiens de tous poils. Aussi bien sur les corps déchiquetés des petits enfants d'Espagne et sur ceux de tous les hommes qui tombent journellement pour que triomphe l'Espagne ouvrière, que sur les corps des révolutionnaires d'Octobre, que sur celui de notre camarade Sedov (17), assassiné dans une clinique, que sur celui de notre camarade Klement (18) que la police française ne veut pas reconnaître coupé en morceaux, il faut que nous maintenions la devise : Ils ne passeront pas!

Je salue le camarade Trotsky, superbement vivant et qui verra de nouveau sonner son heure, je salue le vainqueur et le grand survivant d'Octobre, je salue le théoricien immortel de la révolution permanente.

Notes :

1. Discours prononcé par André Breton à un meeting du P.C.I. le 11 novembre 1938, Quatrième Internationale n° 14/15, novembre-décembre 1938.
2. Tristan Tzara (1896-1963), père du « dadaïsme » et vieil ennemi de Breton, fut membre du P.C.
3. René Blech, qui signait cette lettre au nom du secrétaire de l'association internationale des écrivains, ne semble pas avoir laissé une oeuvre considérable : nous n'avons pas trouvé trace de lui. (Note I.L.T.)
4. José Bergame: (né en 1895) philosophe catholique, était compagnon de route du Front populaire et accepta même de préfacier un livre antitrotskyte qui était manifestement l'oeuvre du G.P.U.

5. Louis Aragon (né en 1897), poète et surréaliste, venu au P.C. dans l'époque stalinienne, était le symbole du reniement pour Breton. L'A.E.A.R. était l'association des écrivains et artistes révolutionnaires.
6. Louis Andrieux (1840-1931) avait été préfet de police de 1879 à 1881 ; il fut boulangiste.
7. Ce détail est inexact au témoignage de Van. De plus il avait alors vingt ans.
8. James Ramsay MacDonald (1866-1937) fut à deux reprises premier ministre. Nous n'avons pas cherché à identifier « la femme à tête de chouette ».
9. Lazaro Cárdenas (1895-1970), métis d'Indien, général de la révolution, était président du Mexique depuis 1934 et avait personnellement décidé d'accorder à Trotsky le visa mexicain.
10. Saturnino Cedillo (1890-1938), général et cacique de San Luis Potosi, conspirait avec les pétroliers et l'Allemagne nazie: son complot tourna en ridicule équipée.
11. Vicente Lombardo Toledano (1893-1968) était secrétaire général de la centrale « officielle » mexicaine, la C.T.M. et Trotsky l'accusa non sans arguments d'être au service de la politique russe.
12. Gerardo Murillo, dit Dr Atl (1865-1943), peintre, maître de Diego Rivera, était devenu fasciste.
13. Le président des Etats-Unis Abraham Lincoln (1809-1865) dirigea les Nordistes pendant la Guerre de Sécession.
14. Emiliano Zapata (1877-1919) fut l'un des chefs paysans les plus populaires dans le cours de la révolution mexicaine.
15. Pablo Picasso (1881-1973) et André Masson (né en 1896) étaient tous les deux liés aux surréalistes.
16. Donatien de Sade (1740-1814) connu comme « marquis de Sade » et Isidore Ducasse, comte de Lautréamont (1663-1723) sont considérés comme leurs précurseurs par les surréalistes.
17. Léon Sedov (1906-1938) était le fils aîné de Trotsky. Il était mort de façon suspecte à la suite d'une appendicite dans une clinique appartenant à des Russes blancs, au mois de février 1938.
18. Rudolf Klement (1910-1938), secrétaire administratif du secrétariat international avait « disparu » et des morceaux de son cadavre furent retrouvés dans la Seine.